

# LA MARGINALISATION DES ANIMAUX EN CHINE

Michel CARTIER\*

## Résumé

Souvent envisagée comme une civilisation du végétal, la culture chinoise classique faisait néanmoins une part importante à la chasse et à l'élevage.

Cet article examine les rapports entretenus par les Chinois avec leurs animaux domestiques en partant d'une distinction fondamentale entre des "animaux de travail" (bovins, équidés et camélidés) et un élevage orienté vers la production de nourriture et de matières premières. L'étude des données statistiques récentes concernant l'agriculture montre que si les produits d'origine animale sont encore peu consommés, bovins et équidés jouent un rôle important comme bêtes de travail dans la préparation de la terre cultivée et les transports. Cette situation ne correspondrait pas nécessairement à un trait culturel mais devrait être envisagée comme le résultat d'une évolution multi-séculaire liée à la croissance démographique et à l'intensification de l'agriculture.

Les témoignages de la littérature ancienne confirment les données tirées de l'archéologie concernant une grande importance de l'élevage - et peut-être également de la chasse - dans la Chine antique et médiévale. Le premier millénaire de notre ère a été à juste titre considéré comme "l'âge d'or des animaux domestiques". On peut alors distinguer trois grands types d'élevages orientés vers l'utilisation des bêtes de travail (agriculture et transports), la production des denrées animales (viande, peaux et lait), mais également la guerre et les loisirs (chasse et jeux). La situation moderne résulterait d'une marginalisation progressive des deux derniers types avec "délocalisation" de l'élevage des chevaux, désormais confié à des populations pastorales vivant à la périphérie de l'œkoumène chinoise et une réduction de la consommation des denrées d'origine animale. La situation en Chine populaire aussi bien qu'à Taiwan au cours des dernières années laisse penser que cette évolution n'est pas irréversible et que l'équilibre entre animaux de travail et animaux destinés à la consommation est susceptible de se modifier.

## Summary

### *The marginalisation of animals in China*

Although generally considered as a vegetable culture, the classical Chinese material culture nevertheless gave an important part to hunting and pastoral activities.

The present article attempts to evaluate special relationship between Chinese and domestic animals by introducing a fundamental distinction between the breeding of "labour animals" (cattle, horses and camels) and pastoral activities aiming at the production of food and primary materials. Recent statistical data from Mainland China concerning agriculture clearly show that, whereas the share of animal products in food consumption is still limited, cattle and horses play a significant part as labour animals for cultivation as well as transportation. The present situation should not be connotated as cultural but could be viewed as the consequence of a pluri-secular trend related with both population growth and agricultural intensification.

Ancient literary documents and archaeological data both testify to the importance played by cattle breeding - and possibly hunting - in Ancient and Medieval China. The first millennium of the Christian era is justly considered as the "golden age of domestication". It is possible to distinguish between three main types oriented toward the utilization of draft-animal (land cultivation and transportation), the production of animal products (meat, leather and even milk), but also warfare and leisure-activities (hunting and sport). The modern situation is on the contrary the consequence of a progressive marginalization of the last two types combined with a "delocalization" of horse breeding, presently committed to pastoral populations living in the periphery of the Chinese oikoumene, and a sharp reduction of the consumption of animal products. Latest developments both on the Chinese Mainland and in Taiwan are a clear indication that this situation is liable to be modified and that the balance between labour animals and other domestic animals might be altered.

## Mots clés

Agriculture et élevage, Consommation de produits animaux, Guerre, Transports, Chasse, Chine.

## Key Words

Agriculture and pastoral activities, Consumption of animal products, Warfare, Transportation, Hunting, China.

\* Centre d'Études Comparatives du Monde Chinois, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 22 avenue du Président-Wilson, F-75116 Paris.

Pour nous en tenir à la définition chinoise classique, l'agriculture, activité "de base" (*ben*), se présente comme une combinaison de céréaliculture et de tissage (*geng zhi*), étant entendu que la plupart des fibres textiles, y compris le fil de soie qui provient de la transformation des feuilles de mûriers par les chenilles du bombyx, relèvent du monde végétal. La place très réduite faite aux produits d'origine animale dans la consommation alimentaire ressortait clairement des enquêtes effectuées en milieu rural par l'Université de Nankin à l'initiative de John Lossing Buck (1937 : 411) qui montraient que les calories ingérées étaient apportées, à plus de 90 %, par la consommation de céréales et de légumes alors que les aliments carnés ne comptaient guère que pour un peu plus de 2 %. Nous nous contenterons de mentionner à ce sujet la répulsion habituellement prêtée aux Chinois à l'égard de la viande de mouton et des produits laitiers, ou leur préférence pour les huiles végétales qui ne correspondraient pas nécessairement à des traits de culture (Sabban, 1986 ; Simoons, 1979). Non seulement les ovins et caprins étaient alors peu nombreux - moins d'une chèvre ou mouton par ferme - mais les animaux de basse-cour demeuraient rares ; on ne recensait en moyenne que quatre poules et moins d'un canard par exploitation et les œufs étaient dans la plupart des cas réservés à la vente sur les marchés. En 1990 encore, si nous accordons toute notre confiance aux annuaires statistiques chinois (*Zhongguo nongye nianjian*, 1991 : 453)<sup>1</sup>, en dépit d'une légère augmentation de l'apport de la nourriture carnée, les paysans continuaient à se nourrir presque exclusivement de grains et de légumes, les protéines étant fournies par une ingestion limitée de produits de l'élevage (11 kg de viande, surtout du porc, 1,3 kg de volailles, 2,4 kg d'œufs en moyenne annuelle), les produits aquatiques - poissons, crustacés et coquillages - n'occupant avec un peu plus de 2 kg qu'une place très réduite. Quant au lait fourni par les vaches laitières, qui ont maintenant fait une timide apparition dans les campagnes (moins de trois millions de bêtes pour plus d'un milliard d'humains !), il est avant tout destiné aux habitants des villes<sup>2</sup>.

## Animaux de travail et consommation de produits animaux

L'impression selon laquelle la civilisation chinoise serait exclusivement une civilisation du végétal ressortant des considérations qui précèdent sur la consommation alimentaire et, éventuellement, les fibres textiles, ne correspond pourtant que partiellement à la réalité. Si les animaux ne tiennent qu'une place très secondaire dans l'alimentation, ils n'en sont pas moins très présents dans la vie économique, et tout d'abord en tant que force de travail. Au début des années 30, toujours selon les résultats de l'enquête de l'Université de Nankin, les animaux domestiques occupaient une place plus qu'honorable et le ratio des bêtes de travail aux terres cultivées était même supérieur à celui de pays agricoles encore relativement peu développés comme l'Italie. La situation était en gros comparable à celle de la Russie pré-révolutionnaire. Chaque exploitation agricole de l'époque républicaine aurait disposé en moyenne d'une bête de travail à raison de 0,75 bovidé (bœuf au nord ou buffle d'eau au sud) et 0,25 équidé (âne, cheval ou mule dans les provinces septentrionales mais également dans le sud-ouest). Le pays aurait donc compté au bas mot entre quatre-vingts et cent millions de têtes de gros bétail. En termes de densité, on recensait alors 0,75 bête de travail par hectare cultivé, ou encore une tête de bétail pour deux actifs agricoles (Buck, 1937 : 244-255)<sup>3</sup>. La situation serait moins favorable au début des années 50, au terme de quinze années de guerre ; on ne recensait plus alors que 75 millions de têtes de gros bétail dont une cinquantaine de millions d'animaux de travail, soit environ une tête pour deux hectares cultivés. Paradoxalement, en dépit des efforts de modernisation et des progrès réalisés depuis plus de quarante ans en matière de mécanisation de l'agriculture, la place des animaux demeure importante et elle aurait même augmenté de manière appréciable depuis le retour à l'agriculture familiale vers 1980. Si l'on en croit les données statistiques réunies dans un récent Annuaire de l'agriculture (*Zhongguo nongye nianjian*, 1991 : 339-341)<sup>4</sup>, la Chine de 1990 ne comptait pas moins de 130 millions de gros

<sup>1</sup> Les données statistiques présentées dans les annuaires doivent être utilisées avec prudence. La présentation de chiffres "nationaux" a pour effet de confondre des situations très variées, en particulier du fait que la Chine inclut des zones peuplées d'autochtones ("minorités ethniques") menant des activités pastorales et consommant plus de produits d'élevage. D'un autre côté, la privatisation récente de l'agriculture explique que les données se rapportant au petit élevage soient beaucoup moins fiables qu'à l'époque de la collectivisation.

<sup>2</sup> La consommation de produits d'origine animale est beaucoup plus développée en ville. Selon des enquêtes reproduites dans le *Zhongguo tongji nianjian 1991* [Annuaire statistique de Chine, 1991], elle s'élèverait à 22 kg de viande, 3,5 kg de volailles, 7 kg d'œufs frais et 7,6 kg de produits de la pêche. La viande représenterait tout au plus 6% des calories ingérées.

<sup>3</sup> La taille moyenne des exploitations familiales était alors de l'ordre de 1,5 ha.

<sup>4</sup> Les 103 millions de bovidés se répartissent en 78 millions de "bœufs jaunes", 2,7 millions de vaches laitières et 21,7 millions de buffles d'eau. On compte près de 27 millions d'équidés, dont 10,2 millions de chevaux, 11,2 millions d'ânes et 5,5 millions de mules.

**Tableau 1** : Place de l'élevage en Chine continentale (en millions).

	1950	1980	1990
Population	540	980	1134
Superficie	100	100	96
Main-d'œuvre	150	292	420
Gros bétail	75	95	130
Animaux de travail	51	51	75
Porcs	90	305	360
Ovins	62	187	210
Part de l'élevage dans l'agriculture	11,2 %	18,4 %	25,6 %

animaux, dont 76 millions de bêtes de travail (bœufs, buffles, équidés), et la traction animale continuait à jouer un rôle primordial. Le ratio entre les animaux de travail et la surface cultivée serait maintenant proche du niveau des années 30, à cette différence près que, parmi les équidés, la proportion des chevaux et surtout des mules est nettement plus élevée qu'il y a soixante ans. Des progrès plus importants auraient par ailleurs été réalisés en matière d'élevage des animaux destinés à la consommation. Le nombre moyen des porcs aurait au minimum doublé en l'espace de soixante ans, passant d'une à deux têtes par exploitation familiale. Le cheptel des ovins et caprins aurait connu un essor certain, moins spectaculaire il est vrai mais néanmoins plus rapide que l'accroissement démographique, en dépassant les 200 millions de têtes. La moyenne par foyer agricole est donc passée en cinquante ans de 0,8 animal à plus d'une tête. Quant aux oiseaux de basse-cour, pour lesquels on ne dispose pas de statistiques aussi précises, on en compterait maintenant une dizaine par exploitation familiale. On assisterait donc à un commencement de rééquilibrage entre les deux types d'élevage. Le rapport entre les animaux de travail et les animaux destinés à la consommation, qui était estimé à trois pour un vers 1930, tendrait désormais vers l'égalité. Il n'en demeure pas moins vrai qu'en ce qui concerne l'utilisation des uns et des autres, l'extraction de travail reste supérieure à la production de denrées consommables.

Les statistiques nationales (tab. 1) doivent certes être interprétées avec prudence, dans la mesure où elles gomment d'importantes différences régionales et où elles ne permettent pas de distinguer entre les animaux présents

dans les zones céréalières et ceux qui sont élevés dans des régions à vocation pastorale. Les situations sont en réalité très diverses. Il existe, tout d'abord, une coupure nette entre les provinces du nord et de l'ouest qui combinent l'élevage des bovidés et des équidés et celles du sud-est où seuls les bovidés sont présents. Par ailleurs, si les bovidés - "bœufs jaunes" et buffles d'eau - naissent le plus souvent sur place, il en va tout à fait différemment des chevaux et des mules dont plus de la moitié voient le jour dans les herbages de Mandchourie, de Mongolie ou d'Asie centrale pour être ensuite vendus dans les zones utilisatrices<sup>5</sup> dès qu'ils sont devenus utilisables par les agriculteurs.

Contrairement aux apparences, la divergence entre le modèle chinois et un modèle "occidental" tiendrait beaucoup plus, comme nous venons de l'indiquer brièvement, à des différences d'utilisation qu'à une rareté en Chine des animaux, éventuellement corrélée à une faible consommation de produits d'origine animale. Nous remarquerons tout d'abord que la stabilité du ratio entre la terre et les animaux de travail à un niveau relativement élevé n'exclut nullement le sous-emploi des bêtes. Les bovins qui ne sont utilisés qu'à l'occasion d'un nombre limité d'opérations agricoles - préparation du sol, labour et hersage - demeurent donc inoccupés pendant la plus grande partie de l'année, tout en contribuant très peu à la consommation alimentaire sous forme de lait ou de viande. Il n'est donc pas surprenant de voir les paysans du nord du pays leur substituer des équidés - chevaux mais surtout mules - susceptibles d'être utilisés de manière plus efficace pour la traction des véhicules, encore que leur viande et leur lait soient beaucoup moins consommés que ceux des bovins<sup>6</sup>. Le maintien d'un

<sup>5</sup> Sur les 1,3 million de poulains nés chaque année, plus de la moitié voient le jour en Mandchourie, en Mongolie Intérieure, au Gansu et au Xinjiang. Les lieux de naissance des 1,6 million d'ânes sont répartis dans toutes les provinces de Chine du Nord. Quant aux jeunes mules, elles représentent une proportion anormalement basse par rapport aux animaux adultes - 1 pour 16 -, ce qui laisse penser que leur enregistrement est beaucoup moins soigneux.

<sup>6</sup> Les viandes de bœuf (4 %) et d'équidés (0,4 %) ne représentent qu'une très faible proportion de la viande consommée (*Zhongguo nongye nianjian* 1991 : 336).

cheptel proportionnel à la superficie cultivée, elle-même demeurée pratiquement stable au cours des cinquante dernières années pendant une période de forte croissance démographique<sup>7</sup>, est en quelque sorte un luxe. En effet, dans la ligne de l'évolution amorcée depuis plusieurs siècles, l'accroissement de la production agricole dépend beaucoup plus de pratiques culturales impliquant une augmentation du travail humain - développement de l'irrigation et des récoltes multiples -, qui aurait au minimum doublé par unité de surface cultivée<sup>8</sup>. Il s'ensuit que le ratio des animaux aux hommes a fortement décru en sorte que l'on ne compterait plus maintenant qu'un animal de travail pour un peu plus de quatre actifs agricoles, soit moins d'une tête de gros bétail pour deux foyers paysans, moyenne évidemment susceptible de varier considérablement d'une province à l'autre<sup>9</sup>. Si l'on excepte les porcs, devenus très nombreux mais dont la viande est en grande partie consommée par les paysans eux-mêmes, l'association à l'agriculture de l'élevage des petits animaux destinés à la production de biens de consommation reste avant tout fonction des possibilités de commercialisation. Les paysans chinois sont, bien sûr, prêts à répondre rapidement aux sollicitations du marché, comme en témoignent de récents engouements pour l'apiculture ou l'élevage des lapins angoras, mais, dans l'ensemble, leurs activités dans ce domaine se situent très en-deçà des moyennes occidentales<sup>10</sup>. Le tableau ne serait pas complet si l'on négligeait d'ajouter aux produits de l'élevage traditionnel diverses matières tirées d'une aquaculture en rapide expansion et de la capture des animaux sauvages. On sait la place

**Tableau 2** : Place de l'élevage à Taiwan (millions).

	1950	1980	1990
Population	6	16	21
Superficie	0,87	0,9	0,9
Main-d'œuvre	1,8	1,6	1
Buffles travail	0,23	0,12	0,03
Bovins	0,28	0,25	0,13
Ovins	0,16	0,19	0,18
Porcs	1,6	3,3	7,8

importante des produits animaux dans la pharmacopée indigène. Il convient enfin de souligner les progrès réalisés par les fibres d'origine animale - en particulier en rapport avec le succès des tissus de laine et du fil à tricoter -, ainsi que la mode nouvelle du cuir et des fourrures.

Le cas taiwanais, qui témoigne d'une évolution assez différente, peut être invoqué à titre de contre-exemple<sup>11</sup>. Partie d'une situation assez semblable à celle des provinces de la zone du sud-est - petites exploitations d'environ un hectare nécessitant beaucoup de travail humain, complété par la force animale (exclusivement fournie par des buffles) pour quelques opérations spécifiques -, l'agriculture insulaire s'est radicalement modernisée, dans un contexte de croissance démographique plus rapide que sur le continent, en donnant une grande importance à l'élevage de consommation (surtout les porcs, la volaille et l'aquaculture) et en motorisant les opérations requérant à l'origine du travail animal (tab. 2). Alors que la main-d'œuvre agricole diminuait de la moitié et que les

<sup>7</sup> La population chinoise fait plus que doubler entre 1950 et 1992 tandis que la main-d'œuvre agricole était multipliée par trois, du fait de la participation croissante des femmes et de la limitation des possibilités de transfert de la main-d'œuvre du secteur primaire en direction des activités secondaires ou tertiaires, alors que la terre cultivée s'accroissait peu. La proportion des actifs du secteur primaire est donc restée stable, autour de 65 %.

<sup>8</sup> Il est important de distinguer entre une superficie cultivée pratiquement inchangée et une superficie mise en culture qui augmente au fur et à mesure que le taux d'utilisation du sol s'élève à la suite de la généralisation des doubles - voire triples - cultures. Ce dernier serait actuellement de l'ordre de 1,4.

<sup>9</sup> Ainsi que le montre le Tableau 1, le nombre des gros animaux avait crû moins vite que la main-d'œuvre agricole à l'époque de la collectivisation. C'est seulement depuis le retour à l'agriculture familiale que les paysans ont augmenté leur cheptel et que le ratio entre la terre et les animaux de travail est revenu, en moyenne nationale, au niveau des années 30. La représentation cartographique de la répartition des animaux domestiques fait néanmoins ressortir des différences régionales considérables tant en ce qui concerne le ratio entre les animaux et la terre cultivée que celui des actifs agricoles aux animaux. Pour ce qui est du premier, la densité d'animaux de travail est particulièrement élevée dans le sud rizicole où l'on dispose souvent de plus d'un buffle par hectare alors que les moyennes du nord se situent autour d'un animal (bœuf ou équidés) pour deux hectares.

<sup>10</sup> On note néanmoins que la part des activités d'élevage s'est considérablement accrue depuis l'abandon de la collectivisation. Elle se situe actuellement aux environs de 25 % du revenu agricole.

<sup>11</sup> Cf. les éditions de 1975 et 1991 du *Statistical Yearbook of the Republic of China*. A la différence de ce qui se passait sur le continent, la modernisation de l'agriculture entraînait une réduction de la main-d'œuvre agricole - représentant maintenant moins de 10 % de l'emploi -, tout en éliminant pratiquement les animaux de travail et en stimulant l'élevage des animaux de consommation : porcs, vaches laitières, animaux de basse-cour. La consommation taiwanaise se rapproche maintenant du modèle occidental.

buffles d'eau cessaient d'être considérés comme des animaux de travail, on assistait à un essor remarquable de l'élevage visant à la production de matières animales, entraînant une substitution totale des vaches laitières et des bovidés destinés à l'embouche aux traditionnels buffles d'eau utilisés pour les travaux des champs et la traction des charrettes.

### Raréfaction des animaux et intensification de l'agriculture

Ces remarques relatives à une évolution récente caractérisée à la fois par une diminution de la part des animaux de travail dans les pratiques culturelles et un début de rééquilibrage en faveur des animaux de consommation, appellent deux commentaires. Le premier concerne la "raréfaction" des animaux de travail qui bien loin de correspondre à un trait culturel nous apparaît bien plutôt directement liée à la croissance démographique et à l'intensification de l'agriculture. La multiplication des hommes en l'absence d'un accroissement concomitant de la superficie cultivée<sup>12</sup> conduisait à une substitution graduelle du travail humain à la force animale en vue d'une exploitation de plus en plus intensive du sol, en sorte que le ratio entre les paysans et les animaux de travail se dégradait progressivement, les populations animales ayant au mieux tendance à se maintenir. Le second point concernait la nécessité de consacrer aux cultures vivrières et commercialisées une proportion de plus en plus importante de la terre, nécessité qui aurait entraîné d'une part, l'élimination pure et simple de l'élevage des animaux consommateurs d'espace ou, du moins, leur "délocalisation" dans des régions à vocation pastorale, dans la mesure où leur élevage pouvait être confié à des éleveurs vivant hors du territoire consacré aux cultures sédentaires, et d'autre part, la préférence accordée à des espèces ne nécessitant pour ainsi dire pas de pâturages. La comparaison entre les équidés et les bovidés est particulièrement éclairante à cet égard. Tandis que les bovidés, et plus spécialement les buffles d'eau qui broutent

l'herbe poussant sur le bord des chemins et sur les rives des cours d'eau, quand ils ne pâturent pas à même les mares et rivières, pouvaient sans grand inconvénient être conservés à proximité des villages, le maintien sur place des équidés n'était possible que pour des animaux particulièrement frugaux tels que les ânes ou, à la rigueur, de petits chevaux ; il aurait en revanche posé des difficultés sérieuses dans le cas des bêtes plus solides destinées à la traction de lourds véhicules ou à l'équitation qui avaient besoin, dans les conditions d'élevage pratiquées dans la Chine médiévale, d'une importante superficie d'herbages<sup>13</sup>. La même remarque peut être faite à propos des oiseaux de basse-cour. Alors que les oies et canards, traditionnellement élevés en grands troupeaux dans les provinces du sud, ont l'avantage de ne pas empiéter sur l'espace agricole et les jardins, puisqu'ils vivent sur l'eau et qu'ils ne sont lâchés dans les rizières qu'après la récolte, au moment où celles-ci sont en grande partie vidées de leur eau, il en va tout différemment des poules, qui picorent les cours de ferme, et qui sont considérées comme des oiseaux "prédateurs" dévoreurs de grains. Les poules étaient bien sûr omniprésentes mais en petit nombre dans toute la Chine du nord tandis que les canards et les oies en étaient, jusqu'à une date récente, à peu près absents. Quant à l'élevage des porcs, il était limité dans la mesure où ces animaux, avant tout chargés - comme d'ailleurs les chiens - de dévorer les détritiques, n'étaient pour ainsi dire pas nourris. Pour ce qui est, finalement, de l'élevage des moutons et des chèvres, son faible développement peut être mis en relation avec le manque de pâturages, mais également avec l'absence surprenante des chiens de bergers obligeant à confier les troupeaux exclusivement à la garde des hommes<sup>14</sup>.

Loin de constituer, donc, un fait de culture, la marginalisation croissante des animaux domestiques, qui a conduit au moins dans le cas des chevaux à une "délocalisation" très poussée de l'élevage, serait en réalité le résultat d'une lente évolution poursuivie pendant des siècles. Il n'est que de se reporter en effet aux images de l'agriculture

<sup>12</sup> La population chinoise est multipliée par huit ou dix entre le début de l'ère chrétienne et le milieu du XXe siècle, alors que la superficie cultivée s'accroît dans des proportions beaucoup plus modestes. La solution a consisté en une élévation des rendements obtenue grâce à une intensification de l'agriculture.

<sup>13</sup> Les traités d'agriculture anciens (à titre d'exemple, le *Xinke mashu* [Nouveau livre du cheval] daté du début du XVIIe siècle) évaluent la superficie nécessaire à l'élevage d'un cheval à 50 *mu*, soit un peu plus de 3 ha, une surface beaucoup plus importante que celle qui leur est consacrée par les éleveurs européens. Du fait que les chevaux sont en général élevés dans les steppes des provinces périphériques où il n'existe pas de concurrence entre les terres à céréales et les pâturages, les ouvrages modernes consacrés à l'élevage des chevaux (cf. Yang Jinsan, 1985) ne mentionnent pas de ratio entre les superficies de pâturages et les animaux.

<sup>14</sup> Alors que l'utilisation des chiens de bergers est courante chez les ethnies de l'ouest chinois, les documents iconographiques anciens n'en font jamais figurer dans les scènes pastorales.

médiévale transmises aussi bien par les traités d'agriculture les plus anciens que par l'iconographie des peintures murales de Jiayuguan (Wang Tianyi, 1989) et de Dunhuang, ou encore des statuettes funéraires (*mingqi*) pour se convaincre que l'association de l'élevage et de l'agriculture qui nous est familière fut certainement pratiquée sur une grande échelle entre la fin de l'Antiquité et le Haut du Moyen-âge (IIe siècle av. J.-C. - IXe siècle de notre ère) au moins dans le cadre des grands domaines aristocratiques de la Chine du Nord où l'élevage de chevaux, de bovidés, d'ovidés et de nombreux oiseaux de basse-cour était juxtaposé à une céréaliculture pratiquée avec de lourds instruments aratoires, complétée par l'arboriculture et la sériciculture.

### L'âge d'or des animaux

Les travaux récents consacrés à l'histoire de l'agriculture chinoise (Chen Wenhua, 1991) font entrevoir un certain parallélisme entre la Chine ancienne et l'Occident. Sans doute convient-il de récuser l'hypothèse d'une évolution linéaire conforme à une séquence chasse - élevage - agriculture censée représenter le modèle "universel". Il est en effet évident que le rapport au monde animal a considérablement varié suivant les régions et les époques. L'archéologie nous apporte néanmoins les preuves d'une très forte présence animale, tant sous la forme de vestiges matériels (ossements, restes de matières organiques) que de figurations. Les ancêtres des Chinois qui peuplaient la Grande Plaine occupant la moitié nord de l'espace national vivaient dans un environnement très giboyeux caractérisé par une faune apparentée à celle des savanes arborées d'Afrique ou de l'actuelle Asie du Sud (nombreux cervidés, félins, éléphants et, peut-être, rhinocéros)<sup>15</sup> n'ayant que peu de points communs avec une faune moderne très résiduelle. Ces animaux faisaient l'objet d'une chasse active encore attestée pour nombre d'entre eux dans les textes classiques de la fin de l'Antiquité. La domestication, en moyenne nettement plus tardive qu'au Proche-Orient, serait intervenue au Néolithique pour ce qui est des principaux compagnons de l'homme. Le chien, le porc, et les ovins seraient en effet présents vers le Ve millénaire. Les fouilles ont permis par ailleurs de mettre au jour des empreintes de cocons de ver à soie remontant à la même époque, ainsi que des ossements de bovidés et d'équidés,

mais il est difficile d'établir le statut d'animaux domestiques de toutes ces espèces. A l'époque où, vers 2000 avant notre ère, se met en place la civilisation antique, les Chinois associent couramment chasse, élevage et agriculture. L'utilisation des chevaux - et peut-être des bovins - pour tirer des voitures est attestée dès les Shang (XVIIe-XIe siècles avant notre ère), mais ces gros animaux, auxquels viennent s'ajouter à une date plus récente (I<sup>er</sup> millénaire) l'âne et le chameau, n'interviendraient pas directement dans le travail agricole. Ce n'est que tardivement, aux environs peut-être de l'ère chrétienne, que l'on passe de la bêche à l'araire tracté par une paire de bœufs, voire par un couple cheval-bœuf. Quant à la pratique de l'équitation, elle n'est attestée que dans le courant de la période précédant immédiatement l'unification impériale (IVe-IIIe siècles av. J.-C.).

Le millénaire débutant avec la fondation de l'empire des Han et se terminant en gros avec la dynastie des Tang (IIe siècle av. J.-C. - IXe siècle) peut être considéré à juste titre comme "l'âge d'or de l'élevage", au moins pour ce qui est de la moitié nord du pays longtemps soumise à la domination de peuples pasteurs. Tandis que l'utilisation des bœufs se diffuse dans l'agriculture, celle du cheval se diversifie, allant de la traction des véhicules à des pratiques variées de l'équitation - déplacements, guerre, chasse et jeux. Des races nouvelles sont introduites. Ainsi du célèbre "cheval du Ferghana", un cousin de notre cheval "arabe", qui permet par croisement l'amélioration du cheval de selle. C'est également vers les Han que le mulet fait son apparition et pendant la période de division qui leur fait suite (IIIe-VIe siècles) que le chameau se répand dans la Grande Plaine. Les fresques peintes sur les parois des chambres funéraires des tombes nobles des Dynasties du Nord (IVe-VIe siècles), relayées par les peintures de cour des Tang et des dynasties postérieures, mettent en scène un mode de vie aristocratique empruntant largement aux peuples de la steppe dans lequel les animaux sont omniprésents. A côté des bœufs, auxiliaires indispensables des paysans dans la production agricole et les transports, et des animaux destinés à la consommation (porcs, chèvres, moutons et oiseaux de basse-cour), les chevaux, les chiens, ainsi que plusieurs espèces de félins (guépards, lynx et panthères) et de rapaces (faucons, éperviers mais également des aigles)<sup>16</sup>, accompagnent leurs maîtres en

<sup>15</sup> Des chasses à l'éléphant sont mentionnées dans des inscriptions oraculaires ; pour ce qui est des rhinocéros, le cas est plus douteux. Cependant, de beaux vases de bronze en forme de rhinocéros attestent d'une très bonne connaissance de l'anatomie de ces animaux, encore présents de nos jours en Asie du Sud-Est. Les artisans des Zhou ont donc vu ces animaux alors présents dans le sud du pays.

**Tableau 3** : Utilisation des animaux domestiques.

	Porc	Bœuf	Mouton	Équidés	Chameau
Viande, lait	X	X	X	X	X
Cuir, poils	X	X	X		
Agriculture		X		X	
Transports		X		X	X
Guerre				X	
Loisirs				X	

tant que compagnons de loisirs pour la promenade et les jeux équestres (en particulier le polo), sans oublier des activités cynégétiques variées. On est donc fondé à établir une triple distinction (tableau 3) entre des animaux de travail (bovidés, équidés et chameaux), des animaux destinés à la consommation (porcs, chiens, ovins et oiseaux de basse-cour) et un élevage de loisirs (chevaux de selle, chiens de chasse et de compagnie, félins et rapaces), impliquant dans une certaine mesure une gestion de la faune sauvage utilisée comme gibier.

### Le reflux de l'élevage

Si l'on se reporte à plusieurs études récentes sur le sujet, l'histoire agricole chinoise aurait connu une sorte de bifurcation sous les Song (960-1279), la période plus récente correspondant à une régression de l'élevage aussi bien que de l'utilisation des bêtes et des produits d'origine animale. Ainsi que le remarque, par exemple, l'historien économiste américano-taiwanais Kang Chao (1986), à la différence de ce qui s'était passé au cours du premier millénaire, la période qui débute sous les Song se caractériserait du point de vue de l'histoire des techniques par la mise au point d'une série d'outils agricoles - machines hydrauliques servant à élever l'eau actionnées par des hommes, bèches, sarcloirs... - ne visant plus à économiser le travail humain<sup>17</sup>. Nous ne suivons que partiellement cet auteur lorsqu'il met cette évolution en relation avec la disparition

du travail servile. Il est par ailleurs bien établi qu'aussi bien dans la Grande Plaine que dans les terres basses de deltas nouvellement mises en culture, l'agriculture s'oriente de plus en plus vers des méthodes de culture intensive qui permettent de réduire considérablement la superficie moyenne des exploitations. Si nous suivons la démonstration proposée par Li Bozhong (1990)<sup>18</sup>, on assisterait à une "miniaturisation" progressive de l'exploitation agricole qui passerait en l'espace d'un millénaire, sans qu'une chronologie fine puisse être établie, de trois ou quatre hectares sous les Tang à moins d'un hectare au XVIII<sup>e</sup> siècle, tout en assurant aux propriétaires fonciers d'appréciables gains de rentabilité. Cet historien, qui fait remarquer que la limite inférieure de rentabilité pour un attelage de bœufs se situe aux alentours de trois à quatre hectares, note que les gains les plus notables auraient été réalisés sur des micro-exploitations inférieures à deux hectares recourant de moins en moins à la force animale. Il est significatif à cet égard que les règlements de colonisation agricole attribuent en général un bœuf à deux familles (Cartier, 1978). La marginalisation, voire l'élimination, des animaux de travail au cours de ce processus d'intensification de l'agriculture caractérise d'abord la partie sud-est du pays, et plus spécialement les très riches provinces du Jiangnan au sud du delta du Yangzi. Elle était déjà soulignée par Song Yingxing, lui-même un natif de cette région, dans un passage de son *Tiangong kaiwu*, une encyclopédie des techniques datée de 1637<sup>19</sup>.

Il serait toutefois erroné d'envisager la situation du seul point de vue de l'utilisation des bovins. Plus encore que la régression des bovins, le trait le plus souvent évoqué par les historiens est la délocalisation du cheval qui cesse d'être élevé en Chine pour être, à partir de la dynastie des Song, systématiquement importé et acheté aux pasteurs des steppes. La contraction du territoire administré par l'empire chinois à partir du Xe siècle le privait temporairement des zones de pâturage du nord et du nord-ouest, entièrement passées sous le contrôle des royaumes

<sup>16</sup> De nombreuses statuettes funéraires et peintures représentent des cavaliers chassant à l'aide d'oiseaux de proie - des faucons mais également divers rapaces y compris des aigles - ou de félins portés en croupe - guépards, introduits du Proche-Orient (?) dès le VII<sup>e</sup> siècle, mais aussi des panthères ou des lynx.

<sup>17</sup> Cf. Chao K., 1986. Notons que cet auteur n'aborde pas la question des animaux de travail.

<sup>18</sup> Voir à ce sujet notre présentation de cet ouvrage dans les *Annales* (Cartier, 1991).

<sup>19</sup> "Les paysans de la préfecture de Suzhou ne recourent pas aux buffles mais remplacent les charrues par des 'houes' (*zhu*) [à quatre ou cinq dents]. J'estime que pour de pauvres fermiers, les dépenses occasionnées par l'achat et la nourriture des bêtes, pour ne pas parler des risques encourus à l'occasion des vols, des maladies et des morts, justifient amplement la préférence donnée à la traction humaine" (Song Yingxing, 1637 : 20).

“barbares” Liao et Xi Xia. Alors que l’administration des haras aurait disposé sous les Tang d’environ 700 000 chevaux, l’armée chinoise du début du XI<sup>e</sup> siècle aurait éprouvé de très grandes difficultés à réunir plus de 200 000 bêtes (Smith, 1990). Deux faits en apparence anecdotiques permettent, par ailleurs, de prendre la mesure de la désaffection grandissante à l’égard du cheval. Il s’agit d’une part des remontrances adressées à un prince héritier du XII<sup>e</sup> siècle à propos de son goût pour le polo, “sport dangereux exposant ceux qui s’y adonnent à de graves infirmités” (Chen, 1984), et d’autre part, de la substitution du palanquin au cheval comme signe extérieur de la dignité des fonctionnaires civils.

Il convient bien sûr de nuancer les jugements à l’emporte-pièce sur la disparition des animaux. Si l’outillage développé à partir des Song est destiné en premier lieu à des paysans travaillant manuellement dans leurs champs, et si les transports par eau, beaucoup moins coûteux, sont substitués chaque fois que c’est possible à l’acheminement des marchandises et des personnes dans des voitures tirées par des bœufs et des chevaux, voire des chameaux - on notera que les animaux de travail ne sont jamais utilisés pour haler les embarcations qui sont tirées depuis la berge par des équipes de haleurs -, les représentations insérées sous forme d’illustrations dans les traités d’agriculture attestent de l’importance du recours à la force animale aussi bien lors des travaux de préparation du sol (labourage et hersage) que pour actionner diverses machines telles que norias et moulins. On notera que les norias et les instruments les plus légers sont le plus souvent actionnés par des ânes<sup>20</sup>.

Les enquêtes modernes qui permettent de saisir la situation au terme d’une évolution multiséculaire révèlent

toutefois une diversité de situations à propos de laquelle la documentation existante est peu explicite : substitution d’une unique mule à la paire de bœufs pour la traction de l’araire ; diffusion de l’âne comme animal de travail et non plus seulement comme bête de portage ; appariement d’ânes et de chevaux dans les attelages<sup>21</sup> ; spécialisation dans l’élevage des animaux destinés à la consommation et en particulier création de “fermes de canards”. La substitution de l’âne aux autres animaux de travail paraît bien traduire une paupérisation croissante de la paysannerie puisqu’elle est surtout attestée dans des régions en déclin et que le retour à une prospérité, même relative, s’accompagne généralement de l’acquisition de bêtes plus solides, dans beaucoup de cas des mules. Il n’en demeure pas moins que même si le recours aux animaux de travail et l’élevage des animaux de consommation diminuaient, cette réduction ne signifiait nullement que les paysans chinois, surtout dans le nord du pays, avaient renoncé à leurs activités pastorales. Le fait marquant serait bien plutôt la quasi disparition de l’élevage aristocratique destiné à une consommation ostentatoire qui doit être mise en relation avec l’adoption par la classe dirigeante des valeurs “confucéennes”. L’équitation devient par exemple une technique réservée à des militaires professionnels voire à quelques “spécialistes”<sup>22</sup>. Par ailleurs, la consommation de produits d’origine animale aurait connu une longue éclipse, surtout dans le domaine de l’alimentation où plus de 90 % des calories ingérées sont d’origine végétale, tandis que les animaux de travail demeuraient très présents. Les évolutions récentes, mais divergentes, de Taiwan et du continent montrent néanmoins que la marginalisation des animaux était loin d’être irréversible.

<sup>20</sup> Cf. Dumoulin-Genest, 1993.

<sup>21</sup> L’iconographie pré-moderne, et plus spécialement les illustrations de romans, révèlent une grande variété d’attelages et de litières. Par ailleurs, il n’est pas sans intérêt de comparer sous cet angle les photographies données dans l’ouvrage de Hommel (1969) avec les illustrations de traités chinois anciens tels que le *Tiangong kaiwu*. L’enquête de Hommel ne consacre que très peu de place aux transports par voitures.

<sup>22</sup> À partir des Ming, les cortèges de cavaliers ne sont plus présents que dans les tombes d’officiers.



---

## Bibliographie

- BUCK J. L. (1937) : *Land utilization in China*, The Commercial Press édit., Shanghai.
- CARTIER M. (1978) : L'exploitation agricole en Chine de l'Antiquité au XIV<sup>e</sup> siècle : évolution d'un modèle, *Annales Economies Sociétés Civilisations*, 2, mars-avril : 365-388.
- CARTIER M. (1991) : Aux origines de l'agriculture intensive du Bas-Yangzi (note critique), *Annales Economies Sociétés Civilisations*, 5, sept.-octobre : 1009-1019.
- CHAO K. (1986) : *Man and Land in Chinese History, An Economic Analysis*, Stanford University Press édit., Stanford.
- CHEN Gaohua (1984) : Song Yuan he Mingchu de maqiu [Le polo sous les Song, les Yuan et le début des Ming], *Lishi yanjiu*, 4 : 177-181.
- CHEN Wenhua (1991) : *Zhongguo gudai nongye kejishi tupu* [Histoire illustrée des techniques agricoles de la Chine ancienne], Nongye chubanshe édit., Pékin.
- COLLECTIF (1976) : *Statistical Yearbook of the Republic of China, 1976*, Chen Chung Book Co. édit., Taipei.
- COLLECTIF (1990) : *Statistical Yearbook of the Republic of China, 1990*, Chen Chung Book Co. édit., Taipei.
- COLLECTIF (1991) : *Zhongguo tongji nianjian 1991* [Annuaire statistique de Chine], Zhongguo tongji chubanshe édit., Pékin.
- COLLECTIF (1991) : *Zhongguo nongye nianjian 1991* [Annuaire de l'agriculture chinoise], Nongye chubanshe édit., Pékin.
- DUMOULIN-GENEST M.-P. (1993) : Des plantes chinoises à l'agriculture au XVIII<sup>e</sup> siècle, descriptions et représentations, *Revue de la Bibliothèque Nationale*, 48, été 1993 : 24-29.
- HOMMEL R. P. (1969) : *China at work*, Harvard University Press édit., Cambridge, Mass.
- LI Bozhong (1989) : *Tangdai Jiangnan nongye fazhan* [Le développement agricole de la région du Bas-Yangzi sous les Tang], Nongye chubanshe édit., Pékin.
- SABBAN F. (1986) : Un savoir-faire oublié : le travail du lait en Chine ancienne, *Zinbun: Memoirs of the Research Institute for Humanistic Studies*, Kyoto University 21 : 31-65.
- SIMOONS F. K. (1979) : Dairy, Milk Use and Lactose Malabsorption in Eurasia : A Problem in Culture History, *Anthropos* 74 : 61-80.
- SMITH P. J. (1990) : *Taxing Heaven's Storehouse*, Harvard University Press édit., Cambridge, Mass.
- SONG Yingxing (1637) : *Tiangong kaiwu*, Réédition de 1976, Guangdong Renmin chubanshe édit., Canton.
- WANG Tianyi (1989) : *Galerie souterraine de peintures, Jiayuguan, peintures sur briques tombales des Wei et des Jin*, Editions du Nouveau Monde édit., Pékin.
- YANG Jinsan édit. (1985) : *Yang ma* [L'élevage des chevaux], Nongye chubanshe édit., Pékin.
-